

« LE PLUS FULGURANT ÉCHO DES LUTTES BLACK LIVES MATTER »

LIBÉRATION

Residue

UN FILM DE MERAWI GERIMA

AVEC: OBI NWACHUKWU, DENNIS LINDSEY, TALINE STEWART, DERRON SCOTT, JACARI DYE, JULIAN SELMAN, DERRON SCOTT, MELODY TALLY, RAMON THOMPSON, JAMAL GRAHAM. RÉALISATION & SCÉNARIO: MERAWI GERIMA. IMAGE: MARK JEEVARATNAM. SON: MERAWI GERIMA. MONTAGE: MERAWI GERIMA. MUSIQUE: BLACK ALLEY TOTAL, CONTROL BAND, CRITICAL CONDITION BAND, ISAIAH HALL. PRODUCTEURS: MERAWI GERIMA, PRODUCED BY RESIDUE. C-VENTES INTERNATIONALES: SUDU CONNEXION. DISTRIBUTION: CAPRICCI FILMS. PROGRAMMATION: LES BOOKMAKERS.

capricci 



CADRE CINÉMA



AU CINÉMA LE 5 JANVIER

REVUE DE PRESSE



Presse nationale 4

Les Cahiers du Cinéma	6
Libération	7
Le Monde	10
Les Inrockuptibles	11
L'Humanité	12
Trois Couleurs / Ouest-France	13
Premiere	14
Telerama	15

Web 16

Slate	18
Le Polyester	20
Le Bleu du Miroir	21
Culturopoing	23
Africultures	25
Africine	27
Toute la Culture	29

Radio / Tv 31

RFI	32
-----	----

Novembre 2020 (Mostra de Venise - Le Cinéma comme il va/Centre Pompidou 34

Le Monde	36
Libération	37

**PRESSE
NATIONALE**

LIBÉRATION

GINÉMA

MERAWI GERIMA

Washington, avis de DC



Q Street, dans le quartier d'Eckington, la rue où Merawi Gerima a grandi et tourné

Déambulation dans la capitale américaine avec le cinéaste qui signe «Residue», premier long remarquable et furibard sur l'effacement progressif des populations noires de l'une des métropoles les plus gentrifiées des États-Unis.

Texte et photos
JULIEN GESTER
Envoyé spécial à Washington DC

«**B**ienvenue à Washington DC, capitale de la nation, résidence du gouvernement fédéral et du président des États-Unis... une capitale édifiée par des esclaves, depuis devenue même où ils furent vendus.» Nous sommes à la fin des années 70. Balnéaire de cette même faucre calme qui fait tenir ensemble les formes et les vibrations sur les films, la voix off coïncide son exposé sur les images de cartes de touristes en admiration devant la majesté des monuments.

REPORTAGE

Bien sûr, sans prévenir, une coupe franche capotera la caméra depuis ce nouveau lieu institutionnel du pays jusqu'à ses pourtours populaires, dans cette même ville où résident à l'époque, nous dit-on, quelque 630 000 habitants, dont 71% sont noirs». La parole sera des lors rendue à cette marge majoritaire.

des Afro-Américaines pauvres, qui décrivent quels mécanismes d'éviction s'exercent «systématiquement» contre eux pour les expulser, du jour au lendemain, de logis et de quartiers où ils avaient toujours vécu, et quelles luttes ils entendent engager «pour les droits, pour le progrès, pour la nouvelle génération».

Le film, beau et bref, s'intitule *Brick by Brick*. Réalisé, produit et monté en 1983 par Shirikiama Aina, il s'achève sur les images de silhouettes et regards enfantine, comme pour prêter corps à l'invocation inquiète d'un horizon de jours meilleurs. Et quatre décennies plus tard, on se retrouve un lendemain de Noël à arpenter les rues des mêmes quartiers, au côté du fils trentenaire de la cinéaste: Merawi Gerima, lui-même réalisateur avec *Residue* d'un premier long métrage remarquable et furibard, en forme de constat des mêmes politiques de détachement perpétués et intensifiés depuis quarante ans. Des études ont mis en évidence que, de 2000 à 2013,

De retour sur Q Street, il avise les dos d'ânes qui se succèdent tous les trente mètres. «J'ai passé ma vie de gosse à courir dans cette rue avec mes potes en espérant les bagnoles qui traînaient pour devancer le feu rouge au bout. Un jour, un de mes meilleurs amis – celui qui a inspiré le personnage en prison dans mon film – s'en est pris une. Il avait dix ou douze ans, du sang partout, c'était le chaos. Pendant des années, tous les parents du coin ont imploré la ville de faire quelque chose: en vain. Le jour où la première famille blanche s'est installée dans la rue, ces trois jeunes ralentisseurs sont sortis de terre, presque dans la nuit qui a suivi». Il dit ça sur un ton las, sans emphase ni se donner l'air de chercher à nous édifier. Et l' anecdote fait son chemin d'éclair douloureux, qui se fiche durablement en tête: quelle image plus frappante et concrète d'un ordre des choses pour lequel certaines vies comptent moins que d'autres?

Son film, lui aussi, porte assez haut cela, cette expressivité concrète du poétique, très directe et décanter à la fois, dont on déchiffre qu'elle découle autant de ruminations long courrier, engagées et transmises par la génération d'avant, que d'un esprit qui ne cessa de problématiser sa relation mouvante à la d'où il vient. Conçu au départ presque comme un exercice d'urgence et de débrouille, tourné au quartier sur le fil de deux été, entre deux semaines de ses études à Los Angeles, flashé aux festivals de Sundance et de Venice puis sorti par Netflix aux États-Unis un an avant



Residue de Merawi Gerima

RETOUR AU PAYS NATAL

par Alice Leroy

«**G**énéraliser une telle histoire de ce peuple là, n'est-ce pas, n'est-ce pas, n'est-ce pas...» en 2019 à l'occasion de la réouverture du Webster Hall à New York. Cet appel mal avisé à une gentrification noire qui coopterait l'histoire sous le pied des Blancs lance à la rencontre des comm-villes publiant qu'aux États-Unis la géographie de l'habitat urbain n'est pas seulement ethnique, elle est aussi sociale. Même gentrifié par des bourgeois noirs, les quartiers pauvres seraient toujours des territoires plus marginaux, et leurs habitants expulsés. À l'opposé de cette logique libérale, *Residue*, impressionnant premier long métrage de Merawi Gerima, compose avec les espoirs vains et les illusions perdues d'une histoire américaine qui se repose à l'échelle des quartiers Q Street, à Washington, où à grand le cinéma, dense le présent de cette histoire de colonisation et de dépossession: territoire «abandonné», qu'on défilé par les dealers et les policiers, dans les vaines dupes se sont néanmoins investies des communautés soudées à force de musique et de danse, de jeux d'échecs, d'entraide et de liens forts dans l'adversité. Avant que le quartier ne devienne un terrain de spéculation immobilière pour une population aisée et blanche. Quand Jay (Obama Nwachukwu) revient dans la rue où il a grandi avec l'intention d'y tourner un film, la nature et la vérité de son projet lui apparaissent bousculées avec la même évidence que la résistance et le refus dont il fait l'objet. À peine arrivé, il est interrompu par un nouveau résident, un, on ne se gêne pas en double film et en haute résolution de la musique dans sa voiture. «Ni n'oblique pas d'appeler les fils», prévient l'homme. «Bonne nuit dans le quartier,



qu'on se fait et à penser que les souvenirs émergent avec plus de clarté, apparaît au point de vue de Jay il ne se disent pas à ceux qui n'ont pas été touchés de quinze leurs logements, ils regardent Jay un peu circonflexe et narquois. Pourquoi venir-dit-il toutes ces questions insolites? Pourquoi aller vers-dit-il retrouver ses amis d'autrefois? Est-ce qu'il ne serait pas fier plutôt que cinéaste? DeLeon (Dennis Lindsey), l'un d' enfance qui est resté parce qu'il n'avait rien d'autre à aller, considère avec ironie l'achaland de Jay de «finir une voie à ceux qu'on ne peut». «Qui est sans être?»

Il va sans dire que Gerima raconte ici sa propre histoire: c'est son «cabier d'un retour au pays natal» pour reprendre un titre d'Amos Chaiim qu'il écrit à travers ce film, avec son alter ego Jay cheminant le long d'un itinéraire émotionnel et politique tout aussi que géographique ou social. Car c'est en étranger que Jay est accueilli par ses amis d'enfance et se sont néanmoins investies des communautés soudées à force de musique et de danse, de jeux d'échecs, d'entraide et de liens forts dans l'adversité. Avant que le quartier ne devienne un terrain de spéculation immobilière pour une population aisée et blanche. Quand Jay (Obama Nwachukwu) revient dans la rue où il a grandi avec l'intention d'y tourner un film, la nature et la vérité de son projet lui apparaissent bousculées avec la même évidence que la résistance et le refus dont il fait l'objet. À peine arrivé, il est interrompu par un nouveau résident, un, on ne se gêne pas en double film et en haute résolution de la musique dans sa voiture. «Ni n'oblique pas d'appeler les fils», prévient l'homme. «Bonne nuit dans le quartier,



Ici D.C.

Entretien avec Merawi Gerima

«**D**e *Residue* à *Le 44* est tout un monde! Dans le nord-est de Washington D.C. Depuis mon enfance, on appelait ce quartier «Eckington». Aujourd'hui, ce serait plutôt «NoMa» pour North of Massachusetts Avenue, ou dans les habitations historiques, essentiellement fermes de classe ouvrière noire, ne savent pas ce que cet acronyme blanc signifie. D'un point de vue géographique, sa position est importante car il est à proximité de North Capitol Avenue, qui marque la séparation entre l'Est et l'Ouest de la ville et permet de la traverser d'un bout à l'autre. Dans les années 90, le consensus de drogue transita beaucoup par cet endroit. Vous le, des têtes blanches des trafics et de la répression policière, et de nos communautés très importantes pour moi, même si à l'époque je ne comprenais pas tout ce qui se passait.

«**R**ésister ne signifie pas la lutte des Blancs à l'arrivée des Noirs, comme on l'a souvent vu, mais la gentrification d'un quartier noir par des Blancs. Cette dynamique est-elle propre à Washington? Après l'assassinat de Martin Luther King en 1968 et les incursions que ont vues les Blancs du quartier-ville sont massivement partis vers les banlieues résidentielles. Mais le mouvement de fond aujourd'hui est en effet la gentrification. Washington est la deuxième ou troisième ville des États-Unis en termes de personnes noires déplacées de leurs quartiers. Les Noirs, dont certaines étaient alors esclaves, sont venus dans la capitale pour contraindre les mouvements de pouvoir supraséculaire blancs, comme la Maison Blanche ou le Congrès. Ils se sont retrouvés dans des tentes éphémères. Cette situation historique a toujours été la source de tensions. Petit à petit, des communautés pauvres sont relativement stables, comme c'était le cas d'Eckington, se sont néanmoins démantelées. C'est cela que l'épilogue de *Crack* et de *Codeine* à partir des années 70, puis la gentrification plus récemment, ont brisé.

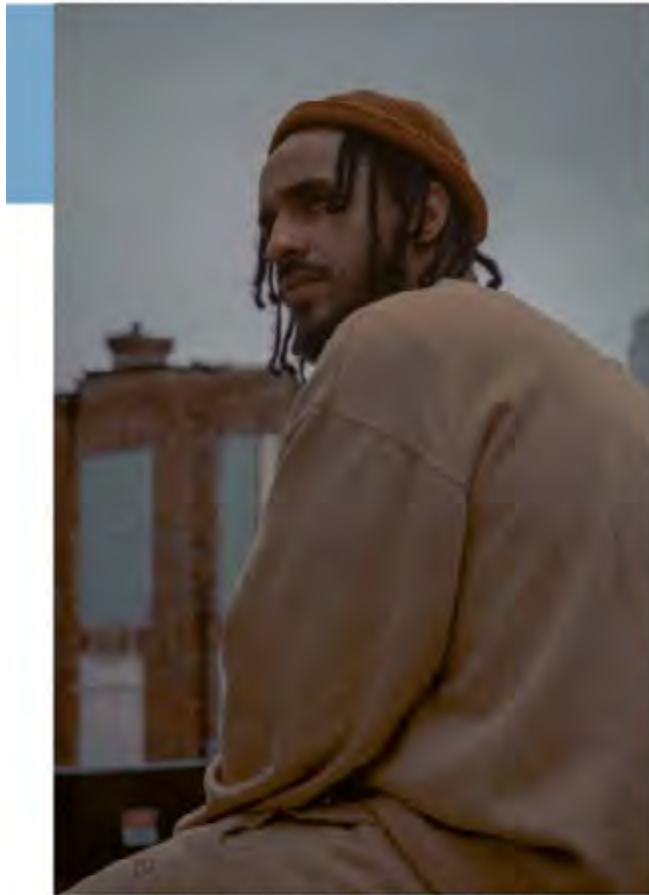
«**L**a gentrification se donne une apparence «cool». Les gens qui sont le Midwest pour venir s'installer sur la côte ne se passent qu'à améliorer leurs conditions d'existence: ils ne font que mieux leurs maisons, personnalisent. Mais il ne faut pas oublier qu'un système plus vaste est à l'œuvre, qui permet à des Blancs ayant un peu d'argent de s'implanter massivement dans des communautés plus pauvres. La gentrification n'est pas un processus normal, mais la manifestation de l'impuissance économique et politique des Noirs. Cela n'arrive pas à nos voisins blancs, mais c'est un certain pouvoir économique. Il est très facile pour ceux qui arrivent de voir que les assagés. Pendant son café dans telle grande franchise ou emprunter la nouvelle gare se sentent qu'une commodité. Mais ces transformations affectent profondément les moyens de subsistance des Noirs, ainsi que leur culture, leur vie communautaire et familiale, et même leur sentiment d'un ouvrage historique.



«**L**es gens qui sont au cinéma ont un très grand talent, mais qui Hollywood ne va jamais chercher. Cela a donné une dimension sacrée au tournage. Au cours de ces années, nous avons passé dans la musique de D.C. La chanson du géographe de fin a été composée par Isaiah Hall, qui vit à deux maisons de chez moi. Au début, on entend «Roll Call» de CCB: cette chanson est un hymne de la ville. Si vous faites attention aux paroles, vous entendrez que les différents quartiers sont évoqués. Mais l'accent a été baissé par les sons de la rue. Les gens qui, sous leur poche où à leur fenêtre, se parlent d'une maison à l'autre. Les villes qui font des aller-retours. Les gens qui font des perceptions sur des sens. Chaque quartier avait son rythme de go-go, un style musical très rythmé tel à Washington. Maintenant, Q Street est une maison et accepte qu'un hôtel. Ceux qui restent le vie dans la forêt tropicale se sont rendus compte que la population de gentrification-années avait dramatiquement diminué en comparant des mariages dans les années 70 et d'aujourd'hui. J'ai également essayé de rendre sensible cet effacement de la communauté noire à travers le son. Au fur et à mesure que Jay se réveille à son point, le paysage sonore de son quartier lui revient. Lorsque le fantôme de son ami apparaît à la fin, il est accompagné par son son de son enfance.

«**L**es Noirs s'occupent sur une échelle très de son. Il s'agit d'un mouvement de population comme les effets de la gentrification. Des habitants blancs, essentiellement installés dans les zones d'habitat blanc, ont commencé à partir de la musique.

«**E**dition établie par Raphaël Nouzeau à Paris, le 12 novembre.



son premier film, *Residue*. Aujourd'hui, à l'échelle du quartier, seules demeurent

«trois ou quatre» familles noires parmi les douzaines de son enfance.

d'être enfin distribué dans les salles françaises ce mercredi, *Residue* nous était apparu dès sa découverte, au lendemain des mobilisations déclenchées par la mort de George Floyd, comme bien plus que la révélation d'une nouvelle signature stylée: la traduction filmique la plus ample et fulgurante que l'on ait connue des luttes Black Lives Matter, écrit-on alors – et la revoyure ne nous en fera pas démentir.

«PUR DÉLIRE DE PROMOTEURS»
A travers le retour au bercail d'un double fictionnel du cinéaste, *Residue* saisit à la fois à la fois combien la violence du microclimat local y entretient les démons intérieurs et quels insidieux mécanismes de dépossession s'exercent, non moins brutalement, dans le «nettoyage» revendiqué du coin, au mépris d'une identité consciencieusement effacée. Dans un état de rire amer, Gerima se rappelle par exemple du moment, il y a des années de cela, où poteaux et poubelles alentour se couvrirent soudain de stickers vantant les charmes d'un secteur nommé «NoMa». «Personne n'aurait idée de ce que c'était. Mais en suivant l'adresse web indiquée, on a trouvé ce site qui présentait une projection dans dix ans de notre quartier, Eckington, sauvagement renommé et transformé par des aménagements et constructions dont personne ici n'aurait été avisé. Un pur délire de promoteurs.» Un peu plus loin, il désigne un tronçon de rue récemment surgi du néant, bordé d'énormes immeubles de standing, en **Suite page 24**

«Residue», remonté à block

A travers son double de fiction, revenu du soleil californien pour filmer le quartier noir défavorisé de Washington qui l'a vu grandir, Merawi Gerima montre brillamment une vie grignotée par la gentrification, où s'enracinent colère, douleur et violence.

«**P**ourquoi revenir ici, Jay ? Tu as cru qu'un film pouvait nous sauver ?» La force du monologue intérieur en voix off sur lequel s'ouvre *Residue* est à la hauteur de l'ambivalence qui compose, ou décompose le film. Un film-cerveau terrassant, à la forme discontinue – entrelacs d'époques et de souvenirs d'enfance entrechoqués, chevauchement d'images, empruntés au réel ou tournées pour la fiction. Entre ressassements fantomatiques et prémonitions, toutes s'apparen-

ent en tout cas à des reconstructions louches, qui semblent surgir directement de la chambre noire d'une mémoire. Se dessine à travers elles la vie d'un block déshérité de Washington DC, d'hier et d'aujourd'hui: crépuscules bouillants de la révolte de Black Lives Matter, nuits bleues, trouées tantôt par les feux d'artifice, les coups de feu ou le cliquettement des gyrophares.

Rémanence. Pourquoi Jay, jeune cinéaste noir américain, avatar à peine voilé de l'auteur Merawi Gerima, revient-il dans ce quartier qu'il a quitté depuis des années, laissant famille et amis pour étudier le cinéma dans la Californie dorée ? Qu'espère-t-il en revenant et écrire un film – mise en abyme de celui déroulé sous nos yeux ? «Donner une voix à ceux qui n'en ont pas.» Ça, c'est du patois d'école de cinéma, ça n'existe que dans les notes d'intentions des faux jetons de Hollywood. Aux yeux des copains d'enfance, cela ressem-

ble au vœu pieux d'un déserteur, aux prises avec la mauvaise conscience. On revient toujours chez soi en étranger, dit Gerima, exprimant de manière sensorielle le sentiment d'aliénation à soi de son protagoniste. La violence, dans *Residue*, s'imprime sous une forme allusive, laconique, comme des particules fines. A l'effacement d'une population noire défavorisée, encadrée par les nouveaux riverains branchés de la gentrification, le film oppose un régime de rémanence. Des résidus. Titre magnifique, bien qu'une scène lui prête un double sens violent. Alors qu'un chien se soulage sur la pelouse des parents de Jay, il faudra hurler cette vérité aux maîtres indifférents: la merde, même quand on la ramasse, laisse des traces.

Fantôme. Est-ce que le cinéma peut encore servir à quelque chose dans les quartiers où l'on meurt, ou pire, où l'on disparaît ? Aucune réponse dans le film mais une tension qui l'en-

serre et qui tient à la persistance d'un mystère, que nul ne daigne dissiper: l'évaporation de Demetrius, le meilleur ami d'enfance de Jay, le presque frère. Déménagement, mort prématurée, prison, toutes les hypothèses sont permises. On ne saura pas non plus si les scènes de confrontation qui jalonnent le film sont le fruit de l'imagination de Jay, l'alter ego cinéaste qui rumènerait son scénario. S'il est permis de le penser, c'est que la puissance du fantasme irrigue la plus belle séquence de *Residue*. Un face-à-face avec un ami incarcéré s'arrache à la froideur du parloir pour se téléporter dans les bois. Une évulsion par la pensée exaucée avec trois fois rien, sinon la force hallucinatoire du montage. Et ce sentiment de perte à l'endroit duquel le film nous parle et nous brûle.

SANDRA ONANA

RESIDUE de MERAWI GERIMA, avec Ubiana Iwasibukuru, Dennis Lindsey... 1h30.

GINÉMA

«Il a fallu que des gens laissés à la dérive depuis toujours soient chassés pour que des blancs déboulent, et que soudain tout s'offre à eux pour répondre à leur convenance.»

Merawi Gerima cinéaste

Suite de la page 23 rupture avec les rangées colorées de vieilles maisons mitoyennes qu'il a toujours connues, entre lesquelles des familles qui n'habitent plus là depuis longtemps se retrouvent encore chaque 4 juillet, au milieu du goudron, pour craquer des pétards et des fusées ensemble, autour de leurs tendres souvenirs d'un temps où le quartier était «à l'abandon, délaissé par la ville et le gouvernement». Mais enfin, au moins cet abandon c'était chez eux, le creuset de leur communauté et de «leurs rares racines»: «On en vient à s'accrocher, pour des raisons identitaires, à la part pourrie de ces vies: un peu comme dans le titre de ce super film cubain... Mémoires du sous-développement.» Au carrefour suivant, la balade ouvre sur une perspective nouvelle, dégagée par la récente destruction d'un îlot, qui vient percuter sa mémoire visuelle de la géographie du quartier et met de la friture dans ses souvenirs – «Jamais d'ici je n'avais vu cette rue là-bas – tiens, derrière, j'ai tourné mon premier court».

«BULLE INVISIBLE»
Gerima n'ignore pas qu'il fallait être le fils de ses parents pour découvrir ado les gelati à Venise, quand son père fut invité de la Mostra quinze ans avant lui. Ou avoir appris l'espagnol au nom du rêve (inassouvi) d'aller étudier à Cuba. Il se réfère souvent, avec humilité, à tout ce qu'il doit à ses géniteurs d'un élargissement exponentiel de son champ de vision. «Mais on ne se rend compte que tard qu'on a été protégé par une bulle invisible de tout ce qui a plombé plein de ceux ayant grandi au même endroit. Je me souviens que, quand on partait l'été – ou en virée dans les montagnes Shenandoah, en Virginie, sur un des mystérieux coups de tête de ma mère –, mes parents cherchaient à contourner un max de gens à l'arrière de la voiture pour les embarquer avec nous. Mais enfin,

loin de la ville, au fin fond du Maryland, et les marginaliser un peu plus.» Aujourd'hui, à l'échelle du quartier, parmi les douzaines de familles qui l'ont vu grandir, seules demeurent «trois ou quatre», et l'une de ses quatre sœurs (il a aussi un frère), l'avocate, qui habite la jolie maison bleue de son enfance depuis que les parents ont déménagé. Les anciens voisins ont laissé place à de nouveaux arrivants, blancs, bourgeois, sans doute sympas, «mais qui construisent des toits-terrasses à la chaîne dès qu'ils débarquent, comme si ça faisait partie du kit standard du gentrificateur débutant» – et il suffit en effet de lever la tête pour voir, arriérées à la toiture d'une maison repeinte de frak, deux silhouettes affairées à illustrer ce propos.

tu ne peux jamais sauver tout le monde. Et au-delà d'un certain point, dans notre situation, on ne te laisse sauver que les tiens.» On l'envoya à l'école en dehors du quartier, expérience fondatrice d'une première épiphanie cruelle: à ses camarades de classe s'offraient des vies moins étroites, non mitoyennes et plus vertes que celles de ses camarades de rue. Il aura été le passager très privilégié de combats et faits de gloire parentaux, assistant aux invraisemblables baroufs initiés depuis leur cave de Q Street, pour diffuser partout dans le pays des films dont l'establishment et l'industrie n'avaient que faire (les leurs, mais aussi ceux de Charles Burnett, Larry Clark, Ousmane Sembène, Menelik Shabazz, Med Hondo ou Djibril Diop Mambéty). Enfin, il aura peut-être autant grandi dans les rues d'Eckington qu'entre les rayonnages du Sauhofa Video

Books & Café, lieu de rencontres et de cultures «panafricaines» ouvert par la famille en 1998, à dix minutes du quartier, et maintenu en activité de haute lutte depuis. Tout cela, avant de maturer les nuances de témoins de *Residue* dans le même immeuble où son père portait la dernière touche au montage d'un documentaire fleuve entrepris il y a vingt ans, sur la deuxième invasion de l'Éthiopie par les Italiens. «Aujourd'hui, *Avu Du Veru* réalisatrice du film à Oscars *Selma* et promotrice engagée, via sa société, de films de nouveaux cinéastes noirs, m'aurait permis à des films comme le mien d'être vu sur Netflix, mais elle-même clame combien elle a repris un flambeau porté d'abord par mes parents.» Aurait-il jamais voyagé jusqu'au Burkina Faso, en prévision de signer un documentaire au long cours sur son leader révolutionnaire assassiné, Thomas Sankara, si Sankara ne lui avait été légué à la naissance comme deuxième prénom ? Lorsqu'on l'avait croisé la première fois, à Venise en septembre 2020, Merawi Gerima s'exclamait presque du bel écartail de révérences qui perlit ses réponses, à mille lieues de l'ordinaire mainstream hollywoodien – classiques d'horreur japonais, néoréalistes italiens, modernités soviétique et latino-américaines: «Je n'ai pu l'ubriquer de la salle, et je ne me dirais pas «cinéphile». Si j'ai suivi cette voie après mes parents, c'est à titre tactique, stratégique, au nom de certains combats plus grands que je veux mener en tant que noir. Et pour ce faire, le cinéma se trouve juste être l'arme la plus puissante qu'un noir a jusqu'à utiliser.»



A l'effacement d'une population noire défavorisée, encadrée par la gentrification, le film oppose un régime de rémanence. Des résidus. PHOTO: CARRICCI

Un cinéaste hanté par l'histoire et l'actualité

Le premier film de Merawi Gerima, autobiographique, est marqué par les luttes afro-américaines

RESIDUE



Ouvrez grand vos yeux, car il s'agit de ne rien rater du beau travail donné à voir dans *Residue*, premier long-métrage écrit, produit, réalisé et monté par Merawi Gerima, Afro-américain d'origine éthiopienne. Ce trentenaire doué et créatif est le fils des réalisateurs Hailé Gerima et Shirikiana Aina, figures du cinéma Afro-Américain indépendant et membres du mouvement L.A. Rebellion (Charles Burnett, Larry Clark...). Merawi Gerima s'inscrit dans cette riche filiation, assumant sa radicalité et son rejet des stéréotypes narratifs.

De *Residue*, film autobiographique, racontant le retour dans son quartier de Washington d'un cinéaste prénommé Jay (Obi Nwachukwu), double de Merawi Gerima, on retient d'abord la force de l'image, signée Mark Jeevaratnam : son agilité à glisser le présent dans le passé, sa puissance narrative mêlant la grande histoire des luttes afro-américaines et la petite, ses reflets et superpositions raccordant les souvenirs, nous aimantent à l'écran.

Voir *Residue*, c'est entrer dans le kaléidoscope mental de son personnage principal, lequel porte en lui un lourd sentiment de culpabilité, sa réussite professionnelle et son éloignement géographique creusant l'écart avec ses amis perdus de vue. Jay arrive de Los Angeles et reconnaît à peine les rues où il a passé son enfance, tant l'atmosphère s'est embourgeoisée avec l'arrivée des Blancs.

Il veut tourner un film ici, à ECKINGTON, pour donner la parole à ses proches qui y habitent encore, et laisser une trace (*residue*) de ces vies malmenées par les descentes de police, l'indifférence des pouvoirs publics, les ravages de la drogue. Se greffent les affres de Jay, hanté par les absents et apostrophé par les siens : que vient faire « Monsieur cinéma » après tant d'années, croit-il que son film produira un quelconque effet ?



Merawi Gerima a décidé de réaliser *Residue* lorsqu'il est revenu à Washington, en 2016, le tournage agissant comme un exutoire à sa colère. Les choix esthétiques subliment le cri de rage, lequel mute en geste performatif. En distillant des images du passé sans leur accorder un statut défini (souvenirs, hallucinations?), Merawi Gerima met l'imaginaire du spectateur au travail. Les images de Jay enfant (Jacary Dye) relèvent-elles du flash-back ou bien sont-elles des projections du réalisateur, fantasmant son futur long-métrage ?

Residue nous emmène dans un labyrinthe de choix formels : comment raconter le passé, renouveler le genre du film militant, tel que l'ont pratiqué les aînés comme Spike Lee ? La relève est plus qu'assurée. *Residue* crée des troubles spatiaux, temporels,

nous maintenant en état d'alerte visuelle. Le réalisateur nous poste à l'avant d'une voiture, où Jay discute avec des copains. Puis la caméra se déplace vers l'arrière du véhicule et l'on retrouve Jay âgé de 10 ans. C'est simple, et somptueux.

Culpabilité postcoloniale

Parions aussi du choix de laisser les Blancs au bord du cadre, ou de les filmer furtivement. Cette décision, liée à la difficulté de recruter des acteurs blancs, se révèle porteuse de sens et bénéfique au récit, allégé de tout conflit prévisible.

Ici, la lutte raciale est diffuse : les Blancs d'Eckington ne sont pas désignés comme des méchants, ils semblent même habités par un souci de bienveillance, pétri de culpabilité postcoloniale, mais leur simple présence, conjuguée à

leurs règles de vie, vaut domination. Jay se sent agressé, et même si le jeu du comédien peut sembler parfois crispé, Obi Nwachukwu incarne avec une stupéfiante retenue la douleur universelle héritée de l'esclavagisme, des luttes pour les droits civiques, et plus que jamais contemporaine après le meurtre de George Floyd, le 25 mai 2020 à Minneapolis (Minnesota).

Dans *Residue*, tourné avant ce drame, une simple course-poursuite filmée de nuit réduit la minuscule silhouette de l'homme pourr'hassé à sa couleur. Toujours la même histoire, que revisite avec splendeur Merawi Gerima. ■

CLARISSE FABRE

Film américain de Merawi Gerima. Avec Obi Nwachukwu, Dennis Lindsey (1 h 30).

RESIDUE de Merawi Gerima

À travers les réflexions d'un transfuge de classe, un coup d'essai brillant qui saisit toute la violence sociale de la gentrification.



Il est commun que les premiers pas d'un-e artiste consistent en une représentation de la maison d'être de l'acte créatif. Fils du cinéaste éthiopien Hailé Gerima, Merawi Gerima a fait de cette question de l'origine de sa démarche l'épine dorsale de son premier film, découvert à la Mostra de Venise en 2020. Le film se raconte lui-même : Jay, un jeune Afro-Américain vivant à L.A., se rend dans le quartier pauvre de Washington qui l'a vu grandir pour y renouer avec son enfance, dans l'optique d'écrire un film.

À ce récit du retour aux sources se superpose celui d'une réflexion sur l'appartenance et les injustices de classe et de race. Car Jay et son quartier se sont tous deux embourgeoisés, et ce processus

de gentrification produit deux types d'exclusion que le film ne cesse d'articuler : les habitant-es pauvres et majoritairement noir-es en sont progressivement exclu-es, jusqu'à n'être plus que le résidu du titre, tandis que Jay comprend qu'il n'appartient plus à cette communauté du fait de son ascension sociale.

Il en résulte un film coincé entre deux mondes, où la mise en scène ne cesse d'explorer la frontière qui les sépare et la redouble en naviguant entre souvenir et présent, gaieté et gravité, étrangeté et familiarité. Ce film vapoureux nous immerge dans un flux de conscience

cinématographique éblouissant, fait d'associations d'idées, de sauts dans le temps et l'espace, d'audaces formelles passant notamment par une désynchronisation de l'image, du son et de partis pris forts, comme cette exclusion des personnes blanches en hors-champ, comme si le cinéma avait le pouvoir d'expié le racisme et les inégalités sociales par la seule puissance du cadre. *Residue* est un premier film ultra-intime, doté d'une audace formelle ahurissante et d'une dimension politique éclatante. ♥ Bruno Deruisseau

Residue de Merawi Gerima, avec Dennis Lindsey, Obinna Nwachukwu, Taline Stewart (É.-U., 2020, 1 h 30). En salle le 5 janvier.

LA CHRONIQUE
CINÉMA D'ÉMILE
BRETON



Trois Yougoslaves,
un Américain

DUSAN MAKAVEJEV, CINÉASTE CHARNEL
Films restaurés
RESIDUE
Merawi Gerima

Chronique chargée pour commencer l'année : trois films yougoslaves (reprises), un film américain (exclusivité). Les yougoslaves sont de Dusan Makavejev (1932-2019), premier représentant de la Vague noire du cinéma yougoslave. Noire et d'un comique grinçant. Ainsi de son premier film, *L'homme n'est pas un oiseau* (1966) : un ingénieur, austère quadragénaire et fervent communiste, arrive dans une petite ville industrielle pour aider l'usine à dépasser les objectifs du plan quinquennal. Une jeune coiffeuse, jupe courte et langue fouineuse, entreprend sa conquête. Elle y réussit sans trop de peine. Vient pour l'austère le jour de gloire : l'usine a dépassé ses objectifs. On le fête. Il cherche sa belle dans la foule. Absente. Elle s'envoie en l'air dans une forêt proche avec le bellâtre du village. Trahison ? Même pas. Cette cérémonie est mortelle : cuivres toni-

« Un monde vivant, solidaire est mort. »

trnants, discours de même et un chœur de femmes sans grâce dans leurs robes noires chantant les mérites de la classe ouvrière. On la comprend, la volage.

Ainsi du deuxième, *Une affaire de cœur* (1967), amours d'une demoiselle des postes et d'un dératiseur. C'est la peinture à l'eau de rose d'une idylle

de rêve qui conduit le jeune couple vers le bonheur conjugal. Et un meurtre. Le tout, prétexte à digressions inattendues mais savantes sur la sexualité des rats gris. Enfin, et pour ceux qui n'auraient pas encore compris que Makavejev est un moraliste, *Innocence sans protection* (1968) est la reprise - et le remontage - d'un film des années 1940 sur les exploits d'un funambule amateur. *Aérien* et, surtout, une façon de dire qu'un art aussi populaire que celui du cirque a un autre poids que toutes les manifestations « artistiques » des cérémonies dites pour ce peuple.

Le présent, maintenant. C'est aux États-Unis, avec *Residue* (2020), de Merawi Gerima. Né dans le quartier Q Street (alors habité uniquement par des Noirs) à Washington DC, un jeune homme y retourne. Quelques amis sont restés. Très peu : la drogue, les arrestations ont fait le vide. Beaucoup d'Africains-Américains sont partis. Le jeune homme filme. Le présent et ses souvenirs. Il est très beau, ce moment où, dans le parloir de la prison, venant voir un ami, il revit un jour d'enfance à la campagne. Ainsi se mêlent passé et présent : le présent d'un quartier gentrifié, bourgeois noirs et blancs ayant remplacé la plupart de ses habitants. Il ne faut plus mettre sa radio trop fort, c'est signifié d'entrée par un habitant propre sur lui. Et le tout à l'avenant. Si des Blancs croisent des Noirs, ce sont des ombres qui se rencontrent. Un monde vivant, solidaire est mort. Des fantômes l'habitent. Assez terrifiant. Précision : Merawi Gerima est le fils de Haile Gerima, cinéaste américain d'origine éthiopienne auteur en 1976 de *La Récolte de trois mille ans*. Il a quitté avec sa famille le quartier, devenu invivable, il y a une vingtaine d'années. ●

RESIDUE

SORTIE LE 5 JANVIER



Avec ce premier long métrage sensoriel, le cinéaste afro-américain Merawi Gerima s'empare du cinéma de résistance. Sa charge contre les violences policières et la gentrification dont souffrent les populations noires est aussi percutante qu'impressionnante.

Jey, la trentaine, revient dans son quartier d'enfance à Washington, D.C. pour réaliser un film avec ses habitants et y retrouver un ami qui semble avoir disparu. Mais, en tant que transfuge de classe, il se heurte à la méfiance de ses anciens camarades, toujours dans la précarité et victimes de graves violences policières. Il remarque en même temps à quel point des Blancs d'un milieu aisé se sont implantés dans le quartier... À travers cet alter ego, Merawi Gerima, lui-même originaire de Washington, interroge ce qu'il a

laissé derrière lui, ce que sa communauté a imprimé en lui, et comment des Blancs, via la gentrification, ont piétiné ou se sont accaparé sa culture. Le cinéaste questionne aussi l'héritage d'un cinéma d'affirmation communautaire, lui qui a pour père le réalisateur éthiopien Haile Gerima, affilié au mouvement indé L.A. Rebellion - un cinéma noir engagé proposant de nouvelles formes, entre les années 1960 et 1980. Son style à lui, moyen d'une réappropriation, est aussi onirique qu'éthéré. Tremblés de la caméra, bribes de son, réverbérations, boucles... Avec éclat, le réalisateur fait vibrer et retentir la voix intérieure d'une communauté qui dit toute sa colère, son sentiment d'injustice et d'abandon.

Residue de Merawi Gerima, Capricci Films (1h30), sortie le 5 janvier



Le cinéaste questionne l'héritage d'un cinéma d'affirmation communautaire.

Ouest-France

5 janvier 2022

Residue

Un scénariste noir américain en herbe, de retour dans le quartier où il a grandi, est accueilli comme un quasi étranger. Un film fort, à la réalisation très travaillée, qui questionne la gentrification des rues et des esprits. 1 h 30.

5 JANVIER | ★★★

RESIDUE



© ARRAY RELEASING

Si le héros de ce premier long s'appelle Jay, il aurait pu prendre le nom de son réalisateur devant l'évidence de l'aspect autobiographique. Jay, donc, est un scénariste en herbe. Et aux yeux de ses amis d'enfance du quartier afro-américain où il a grandi

et où il revient, sa réussite crée une distance voire une méfiance. À leurs yeux, il est semblable à ces proprios riches et blancs qui les remplacent dans leur quartier dévoré par la gentrification. *Residue* raconte donc l'histoire d'un jeune homme sans communauté fixe, traité comme un étranger par ses amis et comme une menace – de part sa seule couleur de peau – par la classe moyenne blanche. Un récit sous haute tension tout à la fois ultra réaliste par l'utilisation d'images réelles et à l'esthétisme très travaillé qui multiplie différents styles de prises de vues et d'étalonnages. Le résultat est parfois déstabilisant mais d'une poésie assez fascinante. ♦ TC

Pays États-Unis • De Merawi Gerima • Avec Dennis Lindsey, Obinna Nwachukwu, Taline Stewart, JaCari Dye... • Durée 1h30

RESIDUE MERAWI GERIMA



Précédé d'une réputation qui en ferait presque déjà une œuvre culte, ce premier long métrage raconte le retour d'un étudiant en cinéma dans le quartier où il a passé son enfance, au cœur de la communauté noire de Washington. Avec son projet de film, Jay, le héros, semble perdu entre passé et présent : un ami reste introuvable, d'autres ont été chassés par l'arrivée des Blancs et la gentrification... Doué pour transmettre une sensibilité intime et en même temps très musicale, le réalisateur crée un envoûtant mixte d'émotions. Sous la douceur mélancolique, colère et violence sont en embuscade. Mais, à trop rester en pointillé, la radicalité de cette vision sans espoir du conflit entre Blancs et Noirs peut aussi, parfois, sembler manquer d'arguments. — **Frédéric Strauss**
| États-Unis (1h30) | Avec Obinna Nwachukwu, Dennis Lindsey.

54 Télérama 3756 05/01/22

Web

Par Jean-Michel Frodon

La première semaine de 2022 est l'occasion d'une véritable déferlante de films qui mériteraient une attention critique particulière. Parmi eux, cette singularité sans précédent que constitue l'arrivée de trois films dont la totalité des personnages principaux sont des Noirs.

Les réunir dans un même corpus comporte évidemment le risque d'un processus de ghettoïsation, à propos de réalisations profondément différentes: l'une signée par un Noir américain dans son quartier natal de Washington, une autre tournée en Europe par un cinéaste ivoirien à propos de compatriotes sur les chemins de la migration, la troisième située au Mali et filmée par un Français blanc.

On voudra ici tenter au contraire le pari de mettre ces œuvres en valeur tout en faisant jouer, dans des textes distincts, ce qui diffère d'essentiel entre ces trois propositions, en termes d'enjeux narratifs et thématiques comme de choix de mise en scène. Des propositions qui occupent, aussi, des places très différentes sur l'éventail entre fiction, documentaire et film essai.

«Residue» de Merawi Gerima

Il y a d'abord comme un tourbillon. On voit ce jeune Noir, Jay, revenu dans le quartier de son enfance à Washington D.C. On voit les rues, les maisons, des habitants. Et aussi des souvenirs, des images qui montrent certaines des mêmes personnes, enfants.

Il y a des rencontres, des rires, des disputes, des deuils. Une violence bien réelle, et ses masques. Des signes codés.

La caméra et le montage prennent soin de ne jamais laisser un personnage ni une situation polariser l'attention. Peu à peu se dessine un projet, ou plutôt une ambition. *Residue* sera moins le portrait que l'invocation d'un collectif et de son histoire «à travers une assez courte unité de temps», comme disait l'autre.

De l'adolescence du réalisateur (le nom désignant à la fois Merawi Gerima et Jay) à son état de jeune adulte, peu d'années se sont écoulées mais le quartier a changé. Multiples sont les traductions de la gentrification, qui est aussi une «blanchisation», à l'œuvre dans ce centre-ville de la capitale fédérale américaine.

Residue est à la fois très précisément situé, y compris par l'argot local ou les habitudes culinaires de la communauté, et témoigne à la fois d'une réalité bien plus large. Ces formes d'exclusion, liées aux mutations sociales et qui se traduisent dans l'immobilier et l'habitat, existent bien évidemment à l'échelle de l'ensemble des États-Unis: un phénomène également visible au cinéma, mais souvent par des voies plus détournées, notamment à travers une flopée de films d'horreur où les pauvres éjectés reviennent hanter et terroriser les nouveaux habitants.

Les phénomènes de gentrification ne sont pas propres à l'Amérique du Nord, et des films récents s'en sont d'ailleurs fait les témoins un peu partout dans le monde, comme il y a peu *White Building* de Kavich Neang ou *Retour à Shibati* de Hendrick Dusollier, en Asie, *Aquarius* de Kleber Mendonça Filho au Brésil, mais aussi, en France, le trop méconnu *Les Derniers Parisiens* de Hamé et Ekoué, et dans une certaine mesure *Gagarine*, de Fanny Liatard et Jérémy Trouilh.

Un film en colère

Cela n'ôte rien ni aux singularités de la situation à laquelle se réfère *Residue*, ni à la force inédite qui émane de la manière dont il est filmé. Le premier long métrage du fils du cinéaste éthiopien-américain Hailé Gerima, pionnier du cinéma noir des deux côtés de l'Atlantique, est un film en colère.

Et cette colère se traduit par des choix de fragmentation du récit, de cadrages, d'ellipses, qui font de *Residue* une œuvre où les dimensions de poème et de pamphlet sont aussi importantes que sa richesse documentaire appuyée sur des ressorts de fiction – ceux que nous voyons sont des acteurs, même s'ils sont tous non-professionnels – inspirés d'histoires vécues.

Un des traits les plus évidents de cette rage qui anime le film tient au choix de ne jamais montrer les quelques personnages blancs qui participent des diverses situations évoquées. Choix de mise en scène qui se veut évidemment réponse à l'invisibilisation dont la minorité noire est encore victime, même s'il peut sembler légitime de discuter pour savoir si la meilleure réponse à une invisibilisation de l'autre en situation d'infériorité est bien d'invisibiliser en retour ceux en situation de domination.

Cette colère de Merawi Gerima est nourrie des destins détruits de ses anciens copains de classe et de jeu, de l'éviction sous la pression des agents immobiliers de celles et ceux qui furent ses voisins, de la quasi-fatalité des impasses de la drogue et du crime pour la plupart des jeunes habitants de ce quartier.

Mais cette colère, et celle de Jay, tient aussi au fait qu'il est loin d'être toujours bienvenu dans son ancien quartier, lui qui est parti suivre des études de cinéma en Californie. Une faille s'est aussi creusée entre ce même quartier et lui, et si Jay rechigne à en prendre acte, les autres personnages (et donc le réalisateur) ne le lui envoient pas dire.

Ce paradoxe bien réel – et très honnête – participe de la désarticulation dynamique du film, qui nous incite à penser ce dernier comme une invocation. Il s'agit en effet moins d'explicitier, que de rendre sensible à un passé qui s'efface et un présent qui s'effondre. Pour se laisser habiter par eux.

Le cinéaste n'ayant recours qu'à des situations très simples, quotidiennes, cette sensation passe par une sorte de transe cinématographique, faite d'opérations visuelles et sonores chamaniques qui, au-delà de situations qui restent parfaitement lisibles – également très rythmé, *Residue* n'a rien d'un film abstrait –, trouvent une virulence sensuelle et critique, d'une énergie très supérieure à la somme des éléments mobilisés.

Par Nicolas Bardot

Quartier lointain

Residue s'ouvre par des images de rassemblement où l'on peut voir des panneaux dressés en l'air clamant « *Long Live Gogo* ». Cela ressemble à première vue à une célébration dans la rue, c'est aussi une mobilisation politique. Et peu à peu, dans cet espace occupé par des Noirs, les images de gyrophares, d'agents de police et de leurs véhicules s'accumulent. De la captation doc, le réalisateur Merawi Gerima (lire notre entretien) passe en un fondu enchaîné à la fiction – mais celle-ci est évidemment ancrée dans le réel. Jay revient dans son quartier d'enfance et ne le reconnaît plus. Ou plutôt : il ne reconnaît plus personne. La gentrification a fait son travail et Jay, dès qu'il revient chez lui, tombe sur un Blanc qui menace d'appeler les flics.

Le réalisateur commente : « *Chaque fois que je retourne dans mon ancien quartier, je découvre qu'un nouvel ami d'enfance est parti, a disparu, a été emprisonné ou tué. Un quartier dynamique anéanti par des décennies de drogues, de désinvestissement et de sur-présence policière. Maintenant, à part quelques familles survivantes, vous ne trouverez presque aucune preuve de notre existence.* » *Residue* décrit un quartier où les Blancs repeignent la ville comme si les Noirs n'avaient jamais existé – comme s'ils ne comptaient pas. Gerima capte une atmosphère orageuse. Dans le film, une personne se questionne, parle de zone de guerre, de jungle. Ce ne sont pas seulement les Noirs mais aussi leur espace qui semblent perçus comme une menace.

Les souvenirs du quartier prennent une forme particulière dans *Residue*. Mémoire et visions mentales se mêlent dans le long métrage où les images superposées confrontent les temporalités. Voici hier, voici aujourd'hui. Gerima peut filmer la naissance et la vie en un simple mouvement de caméra, un chemin qui peut être court pour certains jeunes hommes noirs. Le film atteint presque une sorte de dimension onirique dans sa représentation de la mémoire, et sa rencontre avec le présent. Ce film évidemment hautement politique décrit aussi de façon à la fois subtile et fulgurante les mécanismes de la charge raciale. Cet ambitieux morceau esthétique a beaucoup à dire – nous vous conseillons de découvrir cette révélation dès que vous le pourrez.

Par Lena Haque

Avec *Residue*, Merawi Gerima signe un premier long-métrage intime, quasi autobiographique, qui interroge la notion d'appartenance et de territoire. A travers son alter égo fictif – Gerima, à l'image de son héros, a grandi dans un quartier pauvre de Washington avant d'en déménager à l'adolescence, il explore son propre passé mais aussi une histoire éternelle : celle des liens qui unissent une communauté à son environnement. En raison de l'intrication de son sujet avec une réalité sociale très concrète, *Residue* aurait presque pu être un documentaire – une alternative dont le réalisateur semble avoir conscience et qui nourrit son travail, puisqu'il incorpore à sa fiction des images réelles de manifestations et d'altercation avec la police.

Le bruit de fond de la gentrification

C'est cependant avec un angle beaucoup plus personnel et subjectif qu'il choisit d'aborder ces thématiques, en ancrant son propos autour du personnage principal, Jay, dont la caméra semble épouser le regard et se détache très peu. L'évincement de la communauté noire et pauvre n'est abordé que par petites touches plus ou moins dérangeantes – un tract les incitant à vendre leur propriété, le bruit presque constant des travaux de rénovation en arrière-plan, un petit commerce local définitivement fermé, du sang imaginaire sur les pavés de la rue ; les nouveaux habitants blancs eux-mêmes sont presque systématiquement relégués dans un hors champ qui atteste de la volonté du réalisateur de ne pas s'attarder sur ceux dont on parle déjà tout le temps et de se concentrer sur ses pairs.

Residue s'attache ainsi à explorer les détails et les marges de la gentrification davantage que son déploiement effectif ; il s'intéresse avant tout aux personnages, à leurs tourments, mais aussi aux liens complexes d'amitié, de loyauté et de défiance qui existent entre eux. En choisissant d'aborder les injustices sociales par le prisme de trajectoires individuelles de l'enfance à l'âge adulte, Merawi Gerima insuffle une grande vulnérabilité à la violence de son sujet et met en scène des héros noirs profondément humains, toujours filmés avec délicatesse et sans aucun voyeurisme, loin des stéréotypes habituels sur les jeunes hommes des quartiers pauvres.

On ne verra notamment jamais aucune scène de trafic de drogue ni de violence policière, bien que ces problématiques structurent le récit, de la même façon que le mot gentrification ne sera jamais prononcé. Dans l'univers de Gerima, le monde est une toile de fond dont il a conscience mais qui ne représente finalement qu'une porte d'entrée sur ce qui l'intéresse réellement, c'est-à-dire le vécu personnel de chacun.

Une quête individuelle

La gentrification telle que le réalisateur l'entend ne se limite pas aux espaces ; elle se déploie également dans les esprits de ses personnages, qui se divisent en catégories sociales bien précises. Le film questionne ainsi plus généralement la notion d'appartenance à une communauté alors même que celle-ci se décompose lentement, le mot résidu faisant également écho à celui de résident. Réalisateur, californien, diplômé, Jay détonne désormais dans son ancien quartier, dont il semble avoir oublié les us et coutumes. Il peine à se faire accepter par ses amis d'enfance, qui ne le considèrent plus comme l'un des leurs et se méfient de lui, tout en étant par ailleurs exclu de la classe moyenne blanche, qui le perçoit comme un délinquant et une menace.

Gerima matérialise la distance qui existe entre Jay et ses proches en les filmant régulièrement séparés par des grillages et en alternant le champ et le contrechamp, comme s'il était désormais difficile pour eux de tenir ensemble dans le même cadre. Les thèmes de l'appartenance et du foyer dépassent ainsi la notion de résidence géographique pour résonner avec une quête plus profonde d'identité et d'authenticité du moi, à travers le parcours accidenté d'un héros pris en tenaille entre l'image qu'il a de lui et celle que les autres lui renvoient.

Par Hugo Jordan

Peut-on reprendre sa place exactement telle qu'on l'avait laissée? Où se situer dans le monde lorsque l'on n'appartient vraiment à aucun groupe? Autant de questions que distille Gerima au cours de cette heure et demie, en s'appuyant sur une image volontairement vacillante qui semble traduire la fragilité de son personnage et l'effritement de ses certitudes. "Ici, c'est chez moi!" s'écrie Jay, désemparé et en colère, dans un accès de violence, "chez moi!".

Residue interroge la notion complexe de classe sociale et de transfuge, à la lumière des traces que laissent –ou non– notre passé en nous. Plus tout à fait enfant du ghetto mais pas encore bourgeois parvenu, Jay endosse finalement le rôle extérieur de l'artiste et du réalisateur dans son film, uniquement armé de sa caméra pour tenter de donner du sens à ce qui l'entoure. "Tu ne vas sauver personne", énonce calmement Delonte, l'ancien meilleur ami de Jay, "et certainement pas moi. Tu pensais vraiment qu'un script changerait tout?". A travers la mise en abîme de sa propre situation –celle d'un réalisateur sorti de la pauvreté–, Gerima questionne ainsi, non sans cynisme, le pouvoir de l'art et du cinéma face aux difficultés quotidiennes d'une communauté en détresse.

À la recherche du temps perdu

Pour matérialiser ces questionnements existentiels, Merawi Gerima ne s'est imposé aucune limite esthétique et convoque à l'écran différents styles de prises de vue, d'étalonnages et de cadres, qui donnent au film une dimension presque expérimentale. En raison de ces innovations formelles, *Residue* semble parfois tourner vertigineusement sur lui-même et se perdre dans les méandres de sa propre mise en scène désordonnée ; mais ces couches d'images permettent finalement de donner corps à la temporalité très subjective du film, qui n'effectue pas tant une trajectoire linéaire avec un début et une fin qu'une exploration verticale et en profondeur de la psyché d'un personnage, ainsi que des différentes strates du monde qui l'entoure et qu'il redécouvre.

Residue est ainsi un film-poème, qui convoque à la fois le passé, le présent, le réel et les souvenirs, laissant ces différents fils narratifs s'entrecroiser et se superposer librement dans la même scène, plutôt que de s'en tenir au traditionnel flash-back ; métaphoriquement, ce sont les diapositives de son enfance que sa mère projette sur un mur et que Jay traverse en marchant dans la pièce, mais aussi très littéralement la présence simultanée à l'écran d'un Jay adulte et enfant, qui se regardent de part et d'autre de la rue. Comme l'on décortiquerait un fruit, Jay – et Gerima à travers lui – dépouille méthodiquement le monde réel de ses couches successives pour parvenir finalement au coeur de son sujet : la géographie mentale et la façon dont nous projetons constamment nos souvenirs sur les lieux où nous vivons, au détriment de la réalité –un parti pris qui atteint son climax à la fin du film, où le héros remplace la prison qui l'entoure par une forêt.

La gentrification n'est ainsi pas tant l'évincement d'une communauté que l'engloutissement du passé par un monde en perpétuel mouvement, qui ôte la possibilité de revenir marcher dans les pas de son enfance et qui menace la construction identitaire. S'il n'a pas la prétention ou la rage d'un film militant, *Residue* apporte néanmoins sa pierre à l'édifice en offrant ce regard profondément intime et inédit de son sujet et en réussissant à souligner l'imbrication de différents types de désirs, qui se font écho et se répondent : celui d'avoir un foyer, une identité et une place dans le monde.

L'année 2022 commence sur les chapeaux de roues puisqu'elle nous offre déjà l'une des révélations les plus importantes de ces dernières années. Avec *Residue*, premier long-métrage dont la puissance du discours politique ne sacrifie jamais à l'ambition esthétique, Merawi Gerima fait une entrée fracassante. Le jeune homme dispose d'un héritage important en la matière puisque ses parents ne sont autres que Haile Gerima et Shirikiana Aina, figures majeures de L.A. Rebellion, mouvement cinématographique composé de jeunes réalisateurs afro-américains étudiants à la UCLA Film School qui avaient pour objectif de proposer un cinéma noir de qualité, conçu comme une alternative au modèle hollywoodien dominant. L'éducation familiale constitue donc probablement le socle d'une formation cinématographique qui s'est d'ailleurs poursuivie à la School of Cinematic Arts de Los Angeles.

Ce contexte établi, on reconnaîtra sans peine le caractère autobiographique de ce premier film dans lequel on suit le parcours de Jay, apprenti réalisateur qui retourne dans sa ville natale, Washington DC, après son cursus scolaire passé en Californie, pour y raconter la vie de son quartier d'origine, Q Street, et donner une voix à ceux qui ne sont pas représentés dans les salles obscures. Mais le retour ne se passe pas comme prévu : le héros ne reconnaît plus les rues de son enfance, transformées par la gentrification. Les blancs ont pris le contrôle de l'espace public, détruisant la culture noire qui donnait à cette partie de la capitale toute son identité. Ses proches ont disparu ou se trouvent désormais en prison et l'un de ses meilleurs amis, Delonte, se montre hostile envers lui, lui reprochant de ne s'intéresser qu'à son œuvre et de les avoir abandonnés. Face à l'effondrement de son monde premier, Jay est peu à peu envahi par la nostalgie et la rage : chaque pâté de maison fait ressurgir les souvenirs d'une époque perdue, celle où la communauté noire disposait au moins d'« une chambre à soi ».

Ce choix de décrire la conversion de Q Street à partir du point de vue de son personnage principal, cet ancrage dans l'intime, construit à partir d'une expérience vécue, constitue la meilleure porte d'entrée dans l'appréhension d'une réalité sociale. Loin de rechercher une prétendue objectivité, Gerima reste exclusivement du côté de son alter ego et en adopte la vision parcellaire et subjective. Point de totalité donc mais plutôt une série d'événements et de détails qui, accumulés, révèlent l'ampleur du phénomène : un voisin qui demande à Jay de baisser la musique, une dame qui laisse son chien déféquer sur le gazon des parents de celui-ci, les appels incessants de promoteurs immobiliers qui cherchent à racheter les maisons du voisinage, le ravalement d'une façade, la construction d'un nouvel immeuble sur plusieurs étages, etc. Sous les yeux de l'étudiant en cinéma, se dessine un univers en perpétuelle mutation où les nouveaux occupants sont semblables à des policiers qui dictent aux autres leur conduite et qui façonnent la cité selon leur bon vouloir. Si les blancs sont représentés comme des silhouettes sans visage, c'est parce que le protagoniste ne peut se résoudre à accepter le processus auquel ils renvoient : la gentrification. Son regard est tout entier tourné vers le passé, vers ce monde disparu qu'il aspire vainement à voir renaître. Washington DC nous apparaît alors comme une terre peuplée de fantômes, où les souvenirs se confondent avec le temps présent. Le réalisateur embrasse les visions et les réminiscences de son héros, ajoutant à l'ancrage documentaire de son œuvre une plongée dans la psyché d'un être rongé par la perte et l'impuissance.

Par Olivier Barlet

Construire sur les restes

Il s'appuie pour cela sur une esthétique proprement saisissante qui donne à ce premier long-métrage toute sa puissance et sa beauté. S'il épouse le rythme de son personnage et s'apparente principalement à une longue introspection, le montage connaît de brusques accélérations qui fonctionnent comme autant d'exacerbations des sentiments développés par la narration. La colère, fil rouge d'un récit qui monte crescendo, est mise en exergue lors de ces brefs instants où le découpage condense les éléments mis en place par l'écriture, comme on peut le voir dans cette scène où la conversation entre deux jeunes femmes évoquant leur nouvelle vie dans le quartier alterne avec le sang d'une victime noire qui se répand sur le trottoir. L'enchaînement des plans est ici semblable à un cri de rage contre l'indifférence la plus profonde, contre les plaintes anodines qui masquent les réelles souffrances. L'autre grand sentiment traité ici, la nostalgie, est accentué par ces séries de flash-back qui sont comme des éclats de mémoire, lumineux et chatoyants, ramenés à la conscience de Jay à chacune de ses confrontations avec le changement. Le cinéaste construit également son dispositif par une utilisation systématique de la longue focale qui rend compte, à la fois de l'isolement de son protagoniste, considéré comme un étranger par ses anciens amis, et du morcellement de la communauté qu'il pensait retrouver. L'espace public n'est jamais donné dans sa totalité puisqu'il ne subsiste que des îlots derrière lesquels s'abritent les derniers survivants de cette transformation urbaine. Mais le geste formel le plus audacieux réside certainement dans le travail effectué avec le chef opérateur, Mark Jeevaratnam, sur les couleurs et la lumière. Les teintes rouges-orangées sont ici privilégiées, notamment lors des séquences qui se déroulent dans l'appartement de Jay, assimilant ce lieu à son univers mental dans lequel il se réfugie pour ne plus avoir à affronter la déplaisante réalité qui l'entoure de toute part. Surtout, tous ces éléments de la mise en scène fonctionnent de concert pour faire de *Residue* une œuvre poétique et émouvante. Le « message » véhiculé ne se transmet pas par des dialogues ou par des déclarations d'intentions : il se diffuse par un enchevêtrement d'images et de sons qui donne une forme à des phénomènes impalpables mais destructeurs.

La coexistence des deux temporalités sur lesquelles repose la structure donne au récit l'apparence d'un palimpseste qui tresse en son sein la possibilité d'un autre devenir débarrassée des fléaux qui empoisonnent la société. Le passé n'est pas seulement la source d'une mélancolie des souvenirs perdus mais constitue également le réservoir des promesses d'antan que l'auteur – qu'il s'agisse de Gerima ou de son alter ego – s'efforce de réactualiser pour lutter contre le triste avenir auquel sont condamnés ses anciens camarades. En témoigne cette séquence où Jay se rend en prison pour rendre visite à Dion, son grand frère d'adoption au temps de leur enfance. La véritable rencontre, obstruée par la vitre de glace qui sépare les deux individus, cohabite avec des retrouvailles fantasmées, où les deux amis discutent et se chamaillent amicalement dans la forêt qui les a vus grandir. La superposition de ces deux espaces – le rêve prenant le pas sur le réel – nous rappelle que, pour ces déshérités des villes américaines, l'aspiration à une vie ordinaire n'est bien souvent qu'une utopie.

Residue est donc un témoignage brûlant sur les ravages de la gentrification aux États-Unis, et plus largement, sur les inégalités raciales et sociales qui continuent à gangrener ce pays. À la fois lyrique et politique, ce premier long-métrage marque également l'acte de naissance d'un jeune auteur dont la voix est amenée à résonner durablement de l'autre côté de l'Atlantique.

« Pourquoi es-tu revenu, Jay ? Tu croyais nous sauver avec un film ? » Eckington, ce quartier de Washington DC où il retourne pour écrire un scénario sur son enfance, s'embourgeoise avec de plus en plus de Blancs achetant et rénovant les maisons comme si rien ne les précédait. Jay (Obinna Nwachukwu) ne sait comment réagir si ce n'est en « montrant qu'on existe ». Mais rien n'est simple. Il n'est pas le bienvenu : traité comme un étranger, il déclenche la méfiance et a du mal à retrouver la trace de son ami d'enfance Demetrius... « Tu nous as abandonnés, et pour ton film tu ne penses qu'à toi ».

Pourtant, c'est bien à la communauté que pense Jay en se cherchant une place là où il n'en a plus, dans sa tentative de donner une voix à ceux qui l'ont perdue, de redonner un corps à ceux qu'on ne voit plus. Il aurait pu en faire un documentaire et le film commence effectivement sur des images de manifestations et d'affrontements avec la police. Mais il fallait la fiction pour mettre en perspective les souvenirs d'enfance : ils se précisent peu à peu pour devenir la réalité d'aujourd'hui, mouvante et incertaine. Cela passe par un collage de scènes disparates, une impressionnante radicalité d'approche alliant diversité des angles, recherche dans les cadres et originalité du montage.

En l'absence de budget, des tournages l'été à l'arrache, pour un assemblage de séquences tournées avec des caméras différentes, voire des téléphones portables quand il s'agissait de saisir le réel sur le vif, mais pour les scènes de fiction avec la cohérence du regard du chef opérateur Mark Jeevaratnam.

La base était la librairie-café Sankofa Video & Books des parents de Merawi Gerima, les réalisateurs Shirikiana Aina (qui joue une des mères dans le film, celle qui apprend de tristes nouvelles sur son fils) et Haïlé Gerima, figures légendaires du mouvement cinématographique L.A. Rebellion, cette génération de jeunes cinéastes africains et afro-américains qui ont étudié à la UCLA Film School de la fin des années 1960 à la fin des années 1980 et ont créé un cinéma noir offrant une alternative au cinéma hollywoodien classique. Merawi Gerima a été marqué par leur engagement critique, et par les films de son père : *La Récolte de 3000 ans*, *Bush Mama*, *Cendres et braises*, *Sankofa*, *Téza*, etc.

Budget oblige, Merawi Gerima intervient à tous les niveaux : producteur, auteur, réalisateur, preneur de son, monteur. Cela donne une œuvre très personnelle, un film issu de son vécu : Jay est non seulement le personnage central mais le film adopte son regard. Le bruit des travaux de rénovation, les tracts incitant à vendre ou les coups de fil récurrents d'agents immobiliers, les rues rebaptisées, le mépris des nouveaux occupants blancs (filmés de dos pour ne pas dévier le focus même s'ils sont au centre des préoccupations) : tout se conjugue pour connoter un ressenti d'éviction, sans que cela ne soude la communauté, soumise aux tensions de loyauté et de défiance.

Ce qui fait de *Residue* un film profondément humain, ce sont les trajectoires des différents protagonistes, hanté par leurs démons, d'une enfance dans le ghetto à un devenir social complexe. Comme l'indique le titre, ils sont les résidus d'une société où les inégalités se creusent, les restes quand la plupart sont partis en marge, les déchets de la gentrification.

Par Michel Amarger

Réinvestir son âme noire dans un quartier américain

Le défi était d'en développer une poésie plutôt qu'une litanie, pour ne pas gommer les espaces de résistance. « Je veux que mon public sache qu'il est normal d'être en colère », indique Meriwa Gerima, lui-même choqué de ne plus reconnaître son quartier. Mais cette rage n'est pas seulement d'être évincé de sa propre Histoire mais d'avoir du mal à trouver sa place alors que la communauté se délite : la solitude de Jay est un déficit d'appartenance. Les rapports de Jay à ses pairs sont souvent filmés à travers des grilles ou dans des champs-contre champs marquant la distance. Jay enfant le regarde à travers la rue sans qu'il puisse tabler sur cette origine. Les autres ne cessent de le remettre en cause. Artiste extériorisé revenant au bercail, Jay alias le réalisateur ne sait trop comment reprendre pied.

Il se met à l'écoute. Et s'aperçoit que chacun a ses histoires et sa façon de les raconter, jusqu'à ce résumé d'un livre à écrire dévoilé entre deux cigarettes dans la nuit. Il faut de la créativité pour restaurer sa dignité.

Lors d'une visite à son ami Dion, le parloir de la prison devient forêt : un raccord magique alors qu'on est encore à se demander comme la chanson que l'on vient d'entendre : « comment aimer quand on est entourés de haine ? » Si le film se fait expérimental, multipliant les strates, c'est qu'il cherche à explorer la psyché de Jay, sa tentative de se construire un foyer dont les résidus pourraient être le socle, tous ces lieux et objets qui font l'Histoire des gens pauvres, la vitalité d'un récit d'enfance que cet élan rend contemporain.

Le cinéma des Afro-américains se régénère et s'affirme comme une expérience sociale et un champ d'expérimentation. Ce mélange et cette ambition est portée aujourd'hui par Merawi Gerima avec *Residue*, 2020. Il signe son premier long-métrage, décomplexé et agité, sous le parrainage de son père, le plus fameux cinéaste d'Éthiopie, basé aux États-Unis, Haile Gerima, auteur de films engagés dont *Sankofa*, 1993, et *Teza*, 2008.

Dans la lignée du mouvement L.A. Rebellion, animé entre autres par son père à partir des années 60, pour proposer une alternative au cinéma hollywoodien dominant, Merawi Gerima compose un film indépendant sur la place de sa communauté noire. Après des études de cinéma à Los Angeles, en 2016, il revient à Washington dont il saisit et met en scène les évolutions dans *Residue*.

Le récit tourne autour des impressions de Jay qui retourne dans son quartier après avoir vécu un bout de sa vie et de son cinéma ailleurs. Sa maison d'enfance est habitée par des Blancs qui se sont installés dans le secteur en le rendant plus bourgeois. Jay visite la dernière demeure familiale. Le passé lui revient par flashes. Son ex petite amie, Blue, renoue avec lui sans apprécier ses hésitations.

Jay recherche un ami d'enfance qu'il a perdu de vue tandis que ses anciens copains le regardent comme un déphasé, coupé de sa base depuis trop longtemps. Le quartier a changé, Jay aussi. Mais son identité noire s'aiguisé et ses questionnements aussi. Les actions passées s'incrument comme en boomerang. Les questions de ceux qui sont restés le cognent. La fidélité à soi-même tourne comme un vertige.

Residue signale ainsi la gentrification d'un quartier de Washington DC où les Blancs ont accaparé les maisons des Noirs en les marginalisant. Le récit avance en désordre avec des scènes qui s'entrechoquent autour de Jay avant de prendre sens progressivement, en cours de film. Ses déambulations sont surtout le prétexte à se situer dans un environnement en évolution pour se définir une place. « Au début, les souvenirs sont vagues et flous », relève Merawi Gerima. « Au fil du temps, ils deviennent plus nets et clairs, jusqu'à ce que, vers la fin du film, on ne puisse plus faire la différence. »

Le passé et le présent se mêlent dans une forme impressionniste qui s'apparente à l'esthétique du cinéma expérimental, avec des fulgurances, quelques excès. *Residue* s'affirme aussi comme une sorte de manifeste politique qui interpelle sur l'attitude des Noirs américains d'aujourd'hui avec leur héritage. « L'idée est que les souvenirs deviennent aussi réels que les sensations physiques », indique Gerima.

Les questions sur le passé, la fidélité, le présent, le rejet, l'influence de la famille, sont lancées dans une sorte de collage en mouvement perpétuel autour de Jay. Et l'évolution du quartier qui se blanchit en repoussant les Noirs en marge, participe à son tourbillon intérieur comme le confirme Merawi Gerima qui a conçu « le scénario comme un moyen d'exercer un pouvoir sur la situation ».

Toute la culture

5 janvier 2022

Par Lucine Bastard-Rosset

« *Residue* », lutter pour sa communauté

Residue n'est pas un film fait pour passer inaperçu. *Residue* est un film résolument basé sur une volonté de montrer, de mettre au premier plan ce qui est trop souvent laissé de côté. Pour répondre à un des questionnements de son réalisateur Merawi Gerima, *Residue* est un film qui peut avoir de l'écho en dehors de Washington D.C., qui sera vu par des Noirs mais aussi par des Blancs.

Un premier long-métrage, un témoignage

En réalisant son premier long métrage, Merawi Gerima se place dans la lignée de ses parents, le célèbre cinéaste éthiopien Haile Gerima et la réalisatrice Shirikiana Aina. Tout deux ont fait partie du « L.A Rebellion », un mouvement cinématographique constitué de réalisateurs afro-américains déterminés à proposer un cinéma noir de qualité dans un pays où le racisme règne.

Tout comme eux, Merawi Gerima témoigne du monde qu'il a connu et qui a marqué son enfance. Son récit se base sur un quartier de Washington D.C. que retrouve Jay (incarné par Obi Nwachukwu) après une longue absence. Ce quartier renvoie immanquablement au lieu où Gerima a passé son enfance et qu'il a également dû quitter à la suite d'un déménagement.

Finalement, parler d'un quartier est un moyen pour Gerima de parler d'une communauté noire qui doit faire face aux « colonisateurs blancs ». A travers son film, il témoigne de cette population qui tente coûte que coûte de se faire une place mais qui se retrouve malgré tout confronté à l'ethnocentrisme blanc. *Residue* est pour Gerima « un témoignage de l'existence de sa communauté pour survivre aux ravages du déplacement des suprémacistes blancs ».

Une lutte perpétuelle

« Tu as apporté la seule arme que tu avais : une caméra ». Ce sont sur ces paroles que le film débute. Des paroles qui marquent cette volonté de lutter, de ne pas se faire écraser. Le personnage de Jay incarne cette lutte, il est cette personne qui revient sur son lieu de naissance une fois qu'il a les bonnes armes en main. Jay est un émissaire, tout comme l'est Gerima.

En réalisant son film, Gerima se donne pour mission de lutter par l'intermédiaire de l'art contre une société occidentale qui noie les cultures qui ne lui correspondent pas. Dès les premières images on ressent sa volonté de produire un film en marge, qui sort des normes cinématographiques classiques. L'image est floue, le son prédomine de façon anormale, la caméra est souvent portée à l'épaule et en mouvement. Rien n'est dans les normes, pas même l'histoire qui ne se trouve pas au centre du film. Certes, on suit un personnage qui n'arrive pas à trouver sa place : à la fois rejetant les Blancs et rejeté par les siens. Mais en même temps les péripéties n'existent pas vraiment. Gerima ne cherche-t-il pas plutôt à montrer, à s'exprimer, qu'à raconter ?

Par les choix de mise scène, la lutte que vivent les personnages est mise au premier plan. La violence des situations est surlignée par un traitement sonore et visuel osé. Dans chaque séquence, chaque plan, des éléments perturbent le regard ou l'ouïe du spectateur. Parfois c'est un mouvement de caméra. Parfois c'est un son, un bruit qui prend le pas sur l'image. Parfois c'est le choix du cadrage qui enferme les visages par des gros plans, qui fait suffoquer car il n'est pas possible d'y échapper. Aucun repos n'est envisageable pour les personnages comme pour celui qui regarde.

Dans les résidus réside la vie

Le titre du film suffit en lui-même pour exprimer la volonté de son réalisateur. Les résidus sont toutes ces petites choses que doivent laisser les Noirs derrière eux lorsqu'ils font face aux difficultés de leur vie, lorsqu'ils sont poussés à quitter leur lieu de résidence. Elles portent une valeur symbolique et témoignent de la vie de ces communautés.

Aller voir *Residue*, c'est aller voir un film engagé, un film qui laisse la place aux Noirs de D.C qui ne sont pratiquement jamais représentés à l'écran. *Residue* est aussi un film qui se détache des habitudes cinématographiques et qui propose un traitement graphique et sonore tout à fait singulier.

Le tournage des scènes les plus documentaires a été capté par des petites caméras, des téléphones portables, tandis que les parties plus mises en scène ont été filmées avec une caméra solide par le chef op, Mark Jeevaratnan. « Le style visuel vient de ces différents types de séquences que nous avons tournées pendant trois ans, et que nous devons assembler », explique le réalisateur. « Les changements rapides qui se passaient dans la ville pendant que nous filmions nous ont obligés à être prêts à tourner à tout moment. »

Cette aptitude à saisir l'instant, le mouvement, les échanges sur le vif, repose sur l'implication des habitants du quartier dans l'élaboration du film. Les acteurs principaux, Obinna Nwachukwu qui est Jay, Taline Stewart, interprète de Blue, sa petite amie, et Dennis Lindsey qui campe son copain Delonte, s'inscrivent avec naturel dans les situations provoquées par Merawi Gerima. Scénariste et monteur du film, il orchestre aussi sa production indépendante en affirmant son regard.

Residue est une fiction en impulsions, lancée vers des cibles concrètes qu'elle atteint presque sans en avoir l'air. Merawi Gerima continue l'offensive des Afro-américains dans la lignée de ses cinéastes préférés dont Shirikiana Aina et Haile Gerima, ses parents, Charles Burnett ou même Ousmane Sembène. Avec *Residue* qui s'affranchit des normes du cinéma mainstream, Merawi Gerima revendique l'âme noire et celle d'un citoyen révolté par le dérèglement de son quartier d'enfance, en martelant : « Espérons que cette histoire puisse être utilisée pour encourager les gens à agir. »

RADIO
/ TV

Rendez-vous Culture par Elisabeth Lequeret

«Residue», premier film du cinéaste américain Merawi Gerima

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/rendez-vous-culture/20220104-residue-premier-film-du-cin%C3%A9aste-am%C3%A9ricain-merawi-gerima>

**Novembre 2020
(Mostra de Venise –
Le Cinéma comme il va
/Centre Pompidou)**

Au Centre Pompidou, les « Cahiers du cinéma » font leur festival

Par Jacques Mandelbaum

https://www.lemonde.fr/culture/article/2020/10/14/au-centre-pompidou-les-cahiers-du-cinema-font-leur-festival_6056008_3246.html

On l'aura noté, à la défaveur de la pandémie, quelque chose ne tourne plus très rond dans la vie du cinéma. Les bons films se distillent au compte-gouttes, les festivals gèrent les contraintes en même temps que la disette, autant dire que c'est le geste même de la programmation, ce cœur battant de la cinéphilie, qui est aujourd'hui durablement affecté, quand bien même les grandes institutions, La Cinémathèque française en tête, continueraient à honorablement s'acquitter de leur vocation pour ce qui concerne le patrimoine.

Fraîchement reconstitués, en janvier, avec de nouveaux actionnaires et une nouvelle équipe, les *Cahiers du cinéma*, avec un vrai sens de l'à-propos, ont pensé avoir une carte à jouer dans ce climat dépressionnaire. De fait, la dizaine de films inédits que la revue présente aujourd'hui en collaboration avec le Centre Pompidou (« Le cinéma comme il va », du 15 au 25 octobre) donne – en fin ! – furieusement envie. Glanés dans divers festivals, ces longs-métrages, une fois assemblés, composent un ensemble qui réinjecte soudain de l'attente, du désir, et une envie de rencontre qui sera comblée par les nombreux invités présents durant ces séances. [...]

Promesses du cinéma noir américain

Last but not least, un certain nombre de découvertes sont à signaler. On s'arrêtera sur la plus flagrante d'entre elles, *Residue*, de Merawi Gerima, qui ouvre à juste raison la manifestation (jeudi 15 octobre à 20 heures). Le film, réalisé dans une économie de fortune avec des acteurs non professionnels, met en scène le retour dans son quartier natal, à Washington, de Jay, un jeune homme parti faire des études de cinéma, et désireux d'y faire un film.

Sous l'effet de la gentrification, ce quartier populaire noir de la Q Street est toutefois en train de disparaître, pression immobilière oblige. *Residue* devient ipso facto le tableau impressionniste d'une impossible quête, où la défiance et l'amertume d'anciens amis, la perte définitive de certains autres, la saisie documentaire d'une transfiguration urbaine et la rémanence fantomatique des années de jeunesse s'enchevêtrent pour dire en images et en sons le nom poétique de la perte.

S'agissant de la violence insidieuse s'exerçant au quotidien sur les Noirs américains, rien d'aussi profond ni senti ne s'était vu depuis l'œuvre du magnifique Charles Burnett (*Killer of Sheep*, 1977 ; *My Brother's Wedding*, 1983). Bon sang ne saurait mentir. Merawi Gerima vient d'une famille de cinéma. Shirikiana Aina, sa mère, réalisatrice et productrice, a fait partie du programme L.A. Rebellion de l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), où s'est formé le plus important mouvement indépendant du cinéma noir américain dans les années 1970.

Son père, Haile Gerima, Ethiopien installé aux États-Unis et vivant précisément à Washington depuis 1975, est l'auteur d'une œuvre radicale et explosive sur le destin noir. Formé lui aussi dans le vivier de l'UCLA, en même temps que Julie Dash, Larry Clark ou Charles Burnett, Gerima a constitué en leur compagnie le fer de lance de ce tiers-cinéma afro-américain qui ferait passer celui de Spike Lee pour un édulcorant, et le *Black Panther* (2018) manufacturé par Disney pour une opérette.

Son fils Merawi ne fait décidément pas mentir la lignée. Il peut à ce titre prétendre figurer parmi les authentiques promesses du cinéma noir américain, aux côtés d'un Barry Jenkins (*Moonlight*, 2016), d'un Jordan Peele (*Get Out*, 2017) ou d'un Boots Riley (*Sorry to Bother You*, 2018), qui y font briller d'autres facettes esthétiques.



Par Julien Gester, Envoyé spécial à Venise

https://www.liberation.fr/cinema/2020/09/08/bal-masque-tragique-a-venise_1798907/

Mémoire Brûlée

Et le présent, denrée finalement plutôt rare sur les écrans de cette édition ? On ne l'aura reconnu nulle part à l'état de matière si vibrante que dans *Residue*, l'une des propositions de la très défricheuse section parallèle Venice Days, et le premier film d'un jeune Afro-Américain, Merawi Gerima, qui l'a écrit, réalisé et monté en un autre monde perdu, Eckington, le quartier de Washington DC où il a grandi. A travers le retour au berceau d'une sorte de double fictionnel du cinéaste, venu y renouer quelques liens, ruminer sa mémoire brûlée et en reconstituer les béances en vue de l'écriture d'un scénario destiné à « donner une voix aux sans voix », le film saisit à la volée tout à la fois combien le microclimat local (violence, racisme, trafics) y entretient les démons intérieurs, et quels insidieux mécanismes de dépossession s'exercent non moins brutalement dans le « nettoyage » du coin, fièrement revendiqué par ses nouveaux occupants qui l'ont renommé Noma – plus chic –, au mépris d'une identité consciencieusement effacée. Décousu, parfois maniéré mais avec style, *Residue* ne cesse de se reformuler et de se questionner lui-même entre trouvailles et accidents de son tournage à la dérobée, adoptant la forme convulsée d'un mauvais rêve ruminé entre douleur et fièvre, qui fomenterait de l'intérieur sa propre critique et sa reconquête. C'est un peu plus qu'une révélation déboulée de nulle part dans un festival : sans doute la traduction filmique la plus ample et fulgurante que l'on ait croisée du mouvement Black Lives Matter. Il faudra y revenir aussitôt qu'il se sera trouvé un distributeur en France. Aux États-Unis, l'affaire est déjà réglée. Il y sera bientôt disponible sur Netflix.

Festivals - Journal de la Mostra de Venise

Par Marcos Uzal

Enfin, c'est dans l'audacieuse section parallèle Giornate degli autori que l'on a eu droit à ce que l'on espère le plus d'un festival: des révélations. Grâce à deux beaux premiers longs métrages: *Residue* de l'Afro-Américain Merawi Gerima, et *Mama* de la Chinoise Li Dongmei. Au premier regard, *Mama* s'inscrit dans un genre connu: la chronique rurale chinoise, filmée en longs plans fixes distants et contemplatifs. Mais on oublie vite cette impression de déjà-vu, tant cette forme répond à une volonté d'épure et de simplicité, en rien

Mama de Li Dongmei (2020).

complaisante ou maniérée. Très autobiographique, le récit se déroule au début des années 1990 dans un village de campagne, pendant sept jours ponctués de naissances et de morts. On songe aux premières chroniques d'Hou Hsiao-hsien, à cause d'une comparable manière de laisser se déployer les plans dans la durée pour y saisir la mort comme un accroc au temps, au cœur de l'indifférente nature.

Residue est au contraire un film très contemporain et urbain. Jay, un jeune cinéaste noir, rentre dans le quartier de Washington où il a passé son enfance, notamment dans le but d'y écrire un scénario sur sa communauté. Il y découvre les dégâts de la gentrification, l'hostilité de la bourgeoisie blanche, mais aussi la méfiance de ses proches, alors qu'il se met en quête d'un ami d'enfance disparu. Le film surprend par sa

construction éclatée, entrecroisant plusieurs niveaux de perception (présent fuyant, souvenirs réels ou recréés, visions quasi oniriques), avec beaucoup d'idées formelles, parfois non dénuées d'afféteries. Il résonne énormément avec les actuelles violences sociales et policières et le mouvement Black Lives Matter, mais d'une manière nouvelle, avec un tempo très singulier et une paradoxale douceur.

Marcos Uzal